

## 7 tatane 136 E.P.

### L'après-midi

La façade expose quatre rangées inégales, en encorbellements, de colonnes superposées. Le toit s'étage en autant de pentes élégantes. L'église de Palot est, paraît-il, un joyau de l'art roman. En ce qui me concerne, je demeure assez peu sensible à cette architecture sobre, me privant ainsi et malgré moi, d'un plaisir esthétique certain.

Son parvis est de terre battue, aussi souvent que nécessaire, afin que ne lui vienne l'idée de mater quelque herbe folle. On lui accorde cependant de porter six vénérables platanes alignés sagement sur deux rangs, qui offrent aux boulistes et aux oisifs une ombre bienfaisante. Car le parvis de l'église est aussi la place du village, le terrain de jeux et la terrasse du Café des Compères.

Pour l'heure, nous occupons Azor et moi, l'entrée en grande voûte de l'église. Une porte imposante en obture l'accès. Elle est cloutée, ferraillée, massive et rébarbative à souhait, forçant à l'humilité les âmes avides d'assistance divine.

Chez Azor, point d'humilité. Il harponne de sa grosse paluche la gueule monstrueuse du dragon forgé dans les temps anciens en manière de poignée. Loin de céder spontanément, la bête expulse un rauque feulement de colère et se retourne, les crocs dénudés, sur l'intrus. Lui, au fait des usages mystiques, a prévu la rebuffade et déjà ôté sa main puis sitôt balancé haut son pied droit chaussé d'un gros godillot pointure 45 qui atteint l'affreuse trombine avec une violence telle qu'elle plie sous le choc. Par répercussion et transmission mécanique, la clenche malmenée active le pêne. Il postillonne une giclée de limailles graisseuses, n'en ouvre pas moins la porte. Nous entrons.

Une bouffée d'air glacial nous saute au visage. Vaine intimidation, la place est prise. Quoique... aveuglés par la pénombre intérieure et transis d'un froid séculaire, il nous faille marquer le pas. Dans notre dos, un claquement sinistre proclame la fermeture de la porte. La maison de Dieu nous accueille.

— Il n'y a donc pas de lumière, ici ! grogne Azor. Pas un cierge !

— Chhhht ! chuinte t-on dans les ténèbres.

Azor lâche un juron.

— Chut ! oukase t-on.

Comme nos yeux s'accoutument à l'obscurité, nous devinons deux formes se disputant, dans le silence le plus complet, la paternité de l'injonction. Nous approchons. Un clapotis léger émane des silhouettes. La première demeure immobile, il s'agit d'un vaste bénitier supporté par un Saint de pierre ployé sous le fardeau. La seconde est vivante, humaine. Une face blafarde transparait, elle surmonte un corps replet juché sur un tabouret, et surplombant de la sorte le bénitier. L'homme agite un bâton qu'il tient entre ses mains, et l'on entend simultanément un fort remous issu de la vasque.

— Encore manqué ! peste-t-il.

Le bâton m'apparaît alors pour ce qu'il est réellement : une canne à pêche.

— Ça mord ? demande Azor.

— Avant votre arrivée, oui ! gronde le pêcheur. Les grenouilles de bénitiers sont d'une couardise extrême, en vérité. Le moindre bruit, une infime lueur, les effraient. Je n'en prendrai plus une seule aujourd'hui avec ce tintouin !

Il dégringouline de son piédestal, s'agite dans l'ombre, cherche, fouille, gratte. Une allumette s'enflamme et je reconnais, quoique ayant déjà identifié sa voix, le curé Trinquetaille dévoilé par l'incandescence brutale du souffre. Il boute le feu à la mèche d'un cierge, se brûle inévitablement les doigts, jure et porte cet éclairage de fortune sur nos visages grimaçants sous la lumière vive et brutale.

— Ha, ha ! ricane-t-il. Voilà réunis les cousins Japouille. De quelles nouvelles péripéties vont-ils nous faire l'honneur ?

— Aucune ! se défend Azor. Nous ne sommes plus des enfants.

— Mon brave Azor, ne crois pas m'abuser avec ton air marri de vierge offensée. Quant à l'autre qui se cache derrière ton dos, il ne me dupe pas davantage. Vous êtes des adultes, dites-vous ?... Moi, je devine les deux mêmes galapiats qu'autrefois. Lorsque paraît un Japouille, il faut s'attendre au pire. Mais lorsque survient la paire, aie aie aie !...

Il porte les mains à sa tête, oubliant le cierge, et embrase de ce fait une mèche de sa chevelure clairsemée. Azor pouffe. J'en ferais volontiers autant si ma gorge n'en décidait autrement : je tousse donc.

— Et voici la démonstration de vos talents ! s'écrie Trinquetaille en époussetant sa pauvre toison roussie. Oh, je sais ce que vous allez rétorquer, que ça n'est pas de votre faute... que vous n'y êtes pour rien... et taratata... c'est très justement ce que je vous reproche : vous êtes des trublions-nés. Votre seule présence suffit à créer l'incident, la catastrophe, le cataclysme !

Il ponctue la diatribe d'un grand rire sonore.

— Heureusement, vous êtes de bons petits gars... sans ça je vous aurais excommuniés voilà longtemps.

Il rit encore.

— À peine arrivés, vous avez mis le feu à un représentant de l'Eglise et interrompu son acte rituel.

— Un rituel ? s'étonne Azor.

— Mécréants, qui assimilez la grenouille de bénitier à la truite ou au gardon vulgaire ! Je te croyais, Hubert, un peu moins stupide que ton cousin mais je devine à vos trombines pareillement ahuries une ignorance commune des usages religieux. Sachez, vauriens, que la grenouille de bénitier se capture avec les égards dus à son rang...

Azor bâille négligemment.

— Le sacré, ça ne t'émeut pas beaucoup, hein, Azor ?

— Oh, moi tu sais, les grenouilles... à part en poêlée...

Trinquetaille s'étrangle. J'en fais autant en ricanant derrière le dos de mon cousin.

— Blasphémateur ! gronde le curé. Tu ne changeras donc jamais ! Et encore dois-je m'estimer heureux que l'autre ne pipe plus mot... merci Seigneur. Savez-vous, ignares, ce que l'on obtient de ces petites bêtes ?

Et, nos faces affichant une parfaite ingénuité, il se récrie :

— De l'encens, mes pauvres enfants... et quel encens ! Nul autre n'égale les propriétés odoriférantes de celui-ci, recette exclusive de nos grenouilles cléricales. Ainsi, l'âme pieuse inhalant les saintes exhalaisons amphibiennes voit décupler sa vitesse d'élévation spirituelle. Touchée par la grâce, elle prend l'ascenseur divin qui la propulse dans des sphères célestes que vous ne pouvez pas soupçonner, pauvres païens. Voilà pourquoi chaque paroisse entretient jalousement son quota de grenouilles, et il en est de

ces batraciens comme des vins : certains sont simplement bons tandis que d'autres prétendent à une qualité supérieure. Aussi assiste t-on parfois à de honteux marchandages dont certains prêtres peu scrupuleux tirent profit. Pis que cela...

Il baisse le ton :

— On obtient de ces grenouilles, selon un cérémonial particulier, une drogue puissante aux effets pervers. Et l'on ne s'étonnera pas de voir piller nos bénitiers dans le but de produire cette substance, objet d'un ignoble trafic.

Je songe au curé de Mongibet-la-Cascade, volé, spolié, ruiné. La vie ecclésiastique n'est décidément pas une sinécure.

— Et vous avez fait bonne pêche ? questionne Azor.

— Trois, depuis ce matin !

Il agite un petit panier en osier où sont supposés séjourner les saints batraciens.

— C'est peu, toutefois ces petites bêtes sont d'une méfiance... je dois être totalement invisible... je suis contraint de me recouvrir de la tête aux pieds...

Il ôte sa capuche et sa longue robe de bure noire. Dessous, il en porte une autre, plus claire.

— Ah ! Ça va mieux. Il fait une chaleur là-dessous. Quel bon vent vous amène, les enfants ?

— Nous voudrions convenir d'un rendez-vous.

— Tu as l'intention de te confesser, Azor ?

— Non, non, ce n'est pas ça...

— Je me disais aussi... Il n'empêche. Ta dernière confession remonte à quand ? Au moins à ton mariage... Une paye ! Le jour où tu te décideras, n'oublie pas le casse-croûte, ça risque de durer longtemps...

Azor n'apprécie pas la plaisanterie. Il bougonne.

— Je ne suis pas venu avec l'idée de...

— Oh ! Tu ne viens jamais avec une bonne idée... Par contre, ton cousin...

Le regard aigu de Trinquetaille me radiographie à la simple lueur de son cierge.

— Toi, Azor, tu peux bouder la confesse, je n'ignore rien de tes frasques... parce que tout se sait dans un village. Et je peux bien t'avouer que tu n'es pas le pire mécréant de ma connaissance. J'ai souvent surpris en toi plus d'humanité que chez la plupart de mes ouailles les plus fidèles. Mais Hubert... quinze ans sans le voir, sans entendre parler de lui... quinze ans de silence... comment savoir...

Ma conscience est sereine, je n'ai à rougir de rien. Pourtant, l'œil inquisiteur de Trinquetaille me met mal à l'aise. Après une courte hésitation, le curé, saisi d'une soudaine illumination dont nous ont accoutumés des générations de prêtres et qui éclaire un temps fort bref la grande nef de l'église, s'écrie :

— Hubert, je dois te confesser !

— Euh... commence Azor.

— Je m'occuperai de toi plus tard, Azor. Ton cousin est une urgence.

— Mais... insiste l'autre.

— Quoi donc, à la fin ?

— Comment veux-tu le confesser, puisqu'il est muet ?

— Le silence est d'or, mon fils. Et l'or est le bien des prêtres. Il est la richesse de l'église parce qu'il est un métal précieux et que l'on ne peut décentement honorer Dieu hors du luxe et de la beauté. Il serait illusoire de croire qu'une âme parvienne à s'élever très haut dans un décor de pauvreté. Connais-tu des pauvres heureux, Azor ? C'est que les pauvres n'ont rien qui les rapproche de la sublimité de Dieu. Hubert a une grande chance : il est riche de son silence. Il n'a jamais été aussi proche de Dieu. Qu'il se taise donc et je l'entendrai.

Azor en reste bouche bée. Il me dévisage comme s'il découvrait un saint descendu de son socle de plâtre.

— Rends-toi utile Azor, rallume donc les cierges de l'église. Que la lumière soit !... Pas les neufs, ceux entamés évidemment... Tu serais bien capable de me vider mon stock... Toi, Hubert, suis-moi.

L'abbé disparaît instantanément dans l'ombre d'un étroit passage dissimulé par le bénitier et je n'ai d'autre choix que de l'imiter. Azor craque sa première allumette.

— Ne fais pas cette tête, se moque Trinquetaille dont le dos me précède. Sois heureux, la confession est une fête... car elle aboutit à l'absolution. Il serait autrement plus dramatique que nous ne puissions pas être pardonnés de nos péchés. J'ai eu un maître autrefois, l'abbé Brique, qui disait souvent : « ça n'a rien de triste, la religion ! »... et il entamait aussitôt un pas de danse. Eh bien, l'abbé Brique avait raison, la religion ça doit chauffer les cœurs !

Sur ces entrefaites, il entreprend un pas de Be-bop sauté : kick gauche, saut gauche, kick droit, saut droit, tourné-croisé-ouvert, puis déboîté droit... que sa soutane réprime enfin avec une suprême énergie. Le brave homme s'écroule de tout son poids, et ce n'est pas rien, sur les dalles austères du sanctuaire. Je m'empresse à son secours. S'aidant de mes bras secourables, il se rétablit sur ses pieds.

— Hi, hi, hi ! fait-il, entre rire et douleur. Le vieil abbé était décidément plus doué que moi. « C'est en curetant que l'on devient cureton » m'instruisait-il encore... Je devrais suivre ses conseils, m'exercer davantage... Car la finesse de son esprit ne t'aura sans doute pas échappé, Hubert. Il parlait de « cureton » et non pas de curé. Ainsi, d'une boutade, rendait-il sa belle dignité à notre mission de prêtre... Bel enseignement !

Cette peu catholique chorégraphie nous a entraîné au pied du confessionnal, soit une haute caisse de bois divisée en deux parties égales par une cloison ajourée. L'épreuve consiste à y pénétrer chacun dans un compartiment. Le curé voltigeur, une fois recouvert sa dignité de bipède, s'avise du peu d'espace dont disposera son auguste panse.

— Cette boîte a encore rétréci, foutre de menuisier ! Excusez-moi, seigneur... mais voilà un incapable qui déshonore le métier de votre père terrestre et mérite bien un juron...

Enfin il présente ses fesses à l'alvéole pour les y pousser fermement de sorte qu'elles s'y encastrant et se forcent un passage entre les planches disjointes et geignantes. À la fin de l'opération sa bedaine dépasse un peu mais le principal est à l'intérieur.

— À toi, m'ordonne-t-il d'une voix étouffée par l'étroitesse de l'habitable.

Je me glisse, sur les genoux, à l'intérieur de ma cellule devenue exigüe tant le gros homme en a déformé les parois. Une grille, au niveau du visage, me sépare de Trinquetaille. Je le devine en pointillés. Il halète.

— Concentre-toi, mon fils, et pense aux actions qui doivent t'être pardonnées par Dieu et par les hommes. Va, je t'entends...

Le front posé entre mes mains jointes, j'entame un travail d'introspection, davantage un rappel de souvenirs lointains qu'une confession, car je ne me connais pas de forfait plus honteux que ma longue et silencieuse absence. Les images défilent... le temps s'écoule... celui passé autant que le présent... je m'ankylose... bientôt l'air vient à manquer. Je colle l'oreille à la grille d'où il me parvient le ronronnement d'une respiration sereine, beaucoup trop harmonieuse pour être issue d'un individu éveillé et attentif. En une précautionneuse reptation, je m'extrais d'entre les planches.

La nef brille de mille petites flammes jaunes qui ont vaincu l'obscurité, réduite à ne plus régner que sur les seuls recoins inaccessibles. L'œuvre d'Azor. Et je découvre, doré par cette douce lumière, le corps assoupi de Trinquetaille encastré dans le confessionnal. Il dort comme un bienheureux. Pourtant, le réveiller me paraît

indispensable... autant que distrayant car je connais les réactions vives de mon curé. Aussi prends-je la précaution de ménager une distance raisonnable de sécurité avant de claper très fort des deux mains.

La résonance naturelle des lieux aidant, le résultat est inespéré : Trinquetaille pousse un cri et sursaute consécutivement. Le confessionnal déjà fortement éprouvé auparavant éclate comme une pastèque sous l'excès de pression, projetant tous azimuts planches, chevilles et bris divers. Le fracas est épouvantable. J'évite de justesse un angelot furieux échappé d'une moulure et en tombe sur le cul. Azor, accouru au premier bruit, nous trouve, mon confesseur et moi, assis au centre des décombres. Son étonnement se mue en un rire énorme, le même qui me secoue les tripes tandis que l'abbé se remet sur ses deux jambes et aussi de ses émotions. Il s'époussette.

— Qu'est-ce que je disais ! peste-t-il ... un Japouille, ça va ; deux Japouille, bonjour les dégâts ! Marrez-vous, les gars... ne vous retenez surtout pas...

Azor, entre deux hoquets, ne peut s'empêcher de surenchérir :

— Je n'imaginai pas les péchés de Hubert si nombreux qu'ils ne contiendraient pas dans votre caisse !

— Tais-toi donc, vaurien ! Si j'écoutais les tiens, c'est l'église entière qu'il me faudrait restaurer !

Néanmoins, l'instant d'après sa face rayonne d'une grande joie et il s'abandonne autant que nous autres au délice du rire collectif. Voilà pourquoi nous l'apprécions et l'aimons notre curé, c'est qu'il cache sous un aspect sévère un excellent caractère et une grande humanité.

— Ha !... soupire-t-il quelques minutes plus tard... ça fait du bien... c'est vraiment pas triste quand vous êtes là, les enfants... toi, Hubert, je t'absous...

Il dessine dans les airs un signe de croix.

— Allez, hop !... N'oublie pas, en revanche, de réciter deux ou trois Pater ce soir avant de te coucher... et quelques Ave... ça fera bon poids. Toi, Azor, j'attends un moment plus propice... que ça ne t'empêche pas de réciter tes prières... maintenant, je vous quitte, j'ai du travail... Amen.

— Et mon rendez-vous ? lui rappelle Azor.

— Ah, oui, c'est vrai... nous parlerons de ça dans la sacristie, venez !

Il nous précède jusque derrière un angle mort parfaitement momifié du transept où se dissimule la porte ouvrant sur la sacristie, une pièce sans décor juste meublée d'une armoire, une table et deux chaises. Là, il se saisit d'un seau de bois muni d'une manivelle, laquelle entraîne un mécanisme interne.

— Je ne peux plus attendre, vous comprenez... les grenouilles doivent être fraîches, sinon l'encens ne vaut rien...

Sa main disparaît dans le panier à grenouilles. Elle en retire immédiatement une jolie noire parée d'une fine croix blanche sur le dos. Elle gigote et il la fait glisser très vite par l'embouchure du seau avant d'actionner la manivelle d'un coup sec. Cela fait un petit gargouillis fort déplaisant. Il réitère l'opération avec une seconde créature : « sschlouirp... ». Avec la dernière enfin : re- « sschlouirp... ».

— Maintenant, il faut laisser égoutter. Plus tard, j'ajouterai les ingrédients de ma petite recette... Ça, c'est un secret que je ne partagerai pas avec vous...

Mon cousin hausse les épaules, les cachotteries du culte ne l'émoustillent pas le moins du monde.

— Alors, que me veux-tu ?

Azor récite la formule consacrée :

— « *Ma voiture est morte,  
Je n'ai plus de pneus*

*Ouvre-moi ta porte  
Pour l'amour de Dieu. »*

— C'est bien, Azor. Ton malheur m'attriste. Je suis, malgré cela, heureux de constater que ta mémoire ne faillit pas, il reste quelque chose de tes années de catéchisme... As-tu vu Fédor Crapouchnick, le comptable ? Quand est-il libre ?

— Demain il doit venir nettoyer les terres d'aval avec la machine... on pourrait en profiter, ma voiture se trouve près du pont...

— À quelle heure ?

— Vers onze heures. Après, on fera une grillade...

— C'est d'accord, j'apporte le vin.

— J'en ai...

— Je sais. C'est en ces circonstances seulement que je peux écluser les quintaux de pinard délicatement offerts par mes paroissiens à la moindre occasion. Quinze messes par jour n'y suffiraient pas sinon ! Bon, c'est une gentille attention, je dis pas... mais ici, c'est plus une église, c'est une cave coopérative !

— Euh ! Justement...

Azor tire une bouteille d'une gibecière qui ne le quitte jamais.

— Je pensais que ça te ferait plaisir...

— Andouille ! Ce qui me désole, c'est de te voir aussi empoté. Evidemment ça me fait plaisir, si c'est du bon...

Il happe la boutanche qu'il examine en connaisseur.

— Oui, celui-là je le garde... Allez, grogne-t-il encore en les poussant d'autorité vers la sortie, déguerpissez tous les deux, je veux plus vous voir jusqu'à demain... Et toi, Hubert, n'oublie pas tes prières... Azor, ne ris pas bêtement, ça ne te ferait pas de mal non plus.

La massive porte cède docilement à la pression de son maître et nous propulse, éblouis, suffocants, dans une lumière estivale crue que la chaleur ambiante extrême ne parvient cependant pas à cuire. Une clameur s'élève immédiatement sortis. Je lutte contre l'aveuglement avant de discerner, dans l'ondoiement de mes larmes, le parvis investi par une foule compacte. Ils sont tous là, anciens et jeunes mêlés, venus découvrir un revenant.

— Ton retour est un événement, commente Azor. Rien ne saurait mieux t'en convaincre que cet accueil enflammé...

Aussi le parvis est-il une véritable fournaise.

— Si tu as l'intention de repartir un jour, ils ne te le pardonneront pas. Ils pensent ainsi, les fils de la terre doivent rester à la terre !

Je suspecte mon cousin de partager un sentiment analogue. Sur le ton de la badinerie, il ne m'en adresse pas moins un avertissement solennel. J'ai tant souhaité cette communion des êtres, cette sincère intégration à une collectivité hospitalière. Saurais-je me plier à l'ensemble de leurs coutumes, supporter le poids des liens qui unissent les hommes entre eux, faits d'amour mais aussi de concessions, de renoncements, de contraintes ?

— Pas moyen de s'échapper, jubile Azor, allons prendre un verre puisqu'il le faut...

Un petit bonhomme rondouillard surgit de la multitude nous saisit chacun par une manche. Il s'agit de Frigolin, le maire. Il pousse de petits cris de joie entrecoupés de l'exclamation cent fois répétée : « Ah, que c'est beau, les enfants ! Ah, que c'est beau ! ». De sa poigne ferme ainsi accolés, nous fendons l'affluence villageoise comme un navire en haute mer. Nous traversons des vagues de rires et les quolibets fusent, embruns bienveillants, auxquels je ne peux malheureusement pas répondre. Mon cousin s'en charge.

À peine débarqués sur le seuil du Café des Compères, le seul bistrot de Palot et le lieu incontournable des célébrations officielles de la commune, un gamin aux couleurs

rubicondes du terroir se rue entre mes jambes. Il demande à brûle-pourpoint, vêtue fort heureusement désuète :

— M'sieur, siouplait ! C'est comment les cinés en ville ?

Il n'a pas sitôt articulé qu'une mégère le soulève par le col et lui retourne aussi sec une torgnole retentissante. Le gosse décarre sans demander son reste, poursuivi par sa génitrice en colère. Je prends le parti d'en rire. Azor commente :

— Il faut inculquer aux enfants la peur et le mépris de la ville, sans ça ils partiront tous et le village ne sera plus que ruines peuplées de vieillards grabataires. Trop de jeunes désertent à l'appel des plaisirs de la cité, comme des moustiques attirés par la lumière... Personnellement, je m'y aventure une fois par mois. Ça suffit largement à régler mes affaires courantes, passer à la banque et procéder à quelques emplettes.

Le troquet est bondé. On dégage vite fait quelques chaises où l'on nous installe d'autorité. À notre table trônent, nécessairement le maire, Dédé Martial que je n'avais pas encore remarqué et Fédor Crapouchnick le comptable. Autour se presse, en provoquant un brouhaha extraordinaire, tout ce que Palot compte de notables et gens de moindre importance. Un coup de torchon douteux caresse la table dans un simulacre de nettoyage. Je reconnais la maestria du patron des lieux, le Bertrand, qui de sa main libre m'étreint l'épaule en clamant un tonitruant :

— Enfin de retour, Hubert !

Son épouse, la Bertrande, qui se prénomme en réalité Clotilde mais dont tous s'accordent par commodité à la rebaptiser ainsi... la Bertrande, donc, paraît en grandes et belles formes qu'elle n'hésite pas à frotter sur mes épaules.

— C'est qu'il s'est fait bel homme, notre Hubert, soupire-t-elle.

Le Bertrand la décolle d'un geste brusque et l'expédie à la table voisine. Puis il vire dehors la populace encombrante qui n'a pas su trouver de chaise ou de place au comptoir.

— Ouste ! C'est complet. Vous aurez le temps de le voir de près maintenant qu'il est revenu.

Quelques instants de bousculade et de grogne plus tard, le calme s'instaure et Frigolin peut, grimpé sur une chaise branlante et bras étendus en orateur, entamer sa harangue.

— Buvez, mes amis. C'est aujourd'hui la tournée du Maire...

Applaudissements enthousiastes. Il sait parler aux foules, Frigolin. Les époux Bertrand, eux, se hâtent de distribuer les consommations.

— ... car un Maire ne peut que se ravir du retour d'un enfant au pays.

À l'extérieur, on se presse. On veut voir ce qui se passe et aussi tenter d'intercepter un verre au passage du Bertrand, lequel ne contient plus la masse compacte.

— Cet enfant, il nous revient blessé dans son corps et son âme, la mégapole nous le rend amoindri...

Ovation !

— ... usé, fatigué. Aujourd'hui, il est de notre devoir, nous, ses parents et amis, de panser ses blessures.

Je m'agite, mal à l'aise. Il en rajoute, l'animal ! Je vois Azor se bidonner. Alors, Dédé Martial se tourne vers moi et me rassure :

— T'affole pas, Hubert, Frigolin est un politicien. Les Palotins savent qu'il raconte n'importe quoi, qu'il se donne de l'importance. On applaudit, ça lui fait plaisir, mais personne ne l'écoute plus depuis longtemps.

En effet, autour de nous, on discute sans vergogne, on boit, on trinque, on rigole et très peu s'intéressent aux paroles de Frigolin qui s'envolent en petits papillons agités.

Néanmoins la populace applaudit à l'unisson et avec enthousiasme sur un signal de Fédor Crapouchnick. Dédé commente :

— Le comptable dirige les opérations. Il ôte son chapeau lorsqu'il faut applaudir et le remet sur sa tête lorsqu'il faut cesser. Il sait l'instant précis de la manœuvre... Normal ! C'est lui qui écrit les discours du Maire. Il est balèze, Fédor !

Azor bâille. Il n'est pas le seul. Balèze Fédor, mais pas marrant. D'ailleurs, il n'y a qu'à voir son accoutrement pour s'en convaincre : sinistre costard gris et chapeau éculés. Je bâille à mon tour, la voix de Frigolin n'est plus qu'un lointain ronronnement. Soudain, une grosse patte velue se pose sur ma cuisse. Je m'en vais tancer l'impudent lorsqu'une truffe froide et humide vient se nicher d'autorité dans ma paume.

— Je voulais pas manquer ça, ironise le chien jaune.

Il est lové sous la table et me gratifie d'une léchouille complice.

— Y a pas quelques cacahuètes qui traînent ? J'adore les cacahuètes...

Pourvu, pensé-je, qu'il ne parle pas de notre excursion sur Mogok. Je donne un coup d'œil à Azor qui sommeille. Le chien lit mon inquiétude, comprend aussitôt.

— Je ne dirai rien, chuchote-t-il, je serai muet comme... comme... comme toi, tiens !

Il ricane et, soulagé, je lui refile discrètement une poignée de cacahuètes. Il dévore avec gourmandise cette manne fortuite en me laissant un filet de bave grasseux au creux de la main. On applaudit.

— Je ne dirai rien à personne, répète-t-il en croquant les amuse-gueule. Ils n'ont que ce qu'ils méritent, ces sauvages. Je n'ai aucune raison de leur être fidèle. Toi, c'est différent... tu m'es plutôt sympathique. Quoique un peu bizarre...

Nouveaux applaudissements.

— Lui, là-haut, poursuit-il en désignant Frigolin, c'est le pire de tous. Je connais parfaitement sa pointure : quarante-deux et demi ! De plus, il a le pied large... et le gauche l'est un peu plus que le droit. Celui à côté de toi, le Dédé, ne vaut pas mieux. Quarante-quatre ! Quant à Azor, ton cousin, je n'ai jamais eu affaire à lui que de loin, mais je ne le crois pas plus tendre que les autres.

Je hausse les épaules, signifiant ainsi la méconnaissance que j'ai des sentiments de mon cousin envers les chiens.

— Je me suis renseigné à ton sujet. Maintenant, je sais qui tu es et d'où tu viens...

Applaudissements.

— Tu sais pourquoi ton retour les rend tant heureux ? C'est qu'ils pourront te montrer du doigt à leur progéniture et dire avec du trémolo dans la voix : « regarde, mon fils, celui-là il est parti en pleine santé et il est revenu muet, un peu zin-zin et fauché ! ». Les temps ont changé, Hubert. Il y a quinze ans personne ne s'est offusqué de ton départ, tu étais un cas isolé. Aujourd'hui, tous les jeunes rêvent de quitter Palot...

Une forte acclamation interrompt mon nouvel ami et réveille Azor du même coup. Monsieur le Maire descend de sa chaise. Fédor Crapouchnick le comptable rajuste son galure, le discours est terminé. Frigolin s'est emparé de ma main, il la secoue énergiquement recueillant de la sorte sa part de bave gluante.

— Sois le bienvenu à Palot-sur-Trouillon, ne m'en souhâte-t-il pas moins.

Fédor Crapouchnick immobilise l'action d'un sonore « bougez pas ! » qui fige le sourire et le geste de Frigolin dans une position inconfortable. Aussitôt il déclenche sur nous les foudres de son flash électronique. Un petit oiseau de toutes les couleurs sort de l'appareil photographique, il s'envole par la porte grande ouverte. Nous voici immortalisés.

— Elle fera la une du prochain bulletin municipal, m'informe Crapouchnick.



Sitôt dit, il happe la main de Frigolin à peine détachée de la mienne et l'agite vigoureusement. Ainsi sera méthodiquement partagée l'offrande humorale canine.

— Mes félicitations, Monsieur le Maire, c'était un très beau discours.

Le Maire se rengorge, plastronne, minaude, feint une modestie plus fausse qu'un Van Meegeren. Il serpente entre les tables du bistrot, parade gonflé d'orgueil et flanqué de mielleux courtisans qui l'empourpent de louanges. Dans le remue-ménage occasionné, je discerne un couinement de douleur suivi de la voix puissante du Bertrand :

— Qu'est-ce que c'est que ce cabot ! Dehors ! Et tout ce monde au milieu, c'est pareil. Ouste, dehors !

Le tenancier expulse mâtin jaune et Maire, sans distinction de race, mais aussi Crapouchnick et les autres sommités encombrantes, indifféremment sur le pavé où ils pourront continuer à se pavaner à l'envie. La Bertrande a profité de l'aubaine pour venir s'asseoir sur mes genoux. Pas longtemps, hélas, car la diversion est de courte durée et son mari revêche la déloge férocement. Il l'expédie elle aussi à l'extérieur, servir en terrasse. Je jurerais qu'il l'enverrait encore plus loin s'il le pouvait. La foule s'est clairsemée à l'intérieur du Café et le Bertrand soupire d'aise.

— Ouf ! On se sent mieux entre nous, hein, les gars ?

— Ah ! soupire à son tour Azor. C'est pas trop tôt, je vais pouvoir faire un billard.

Il se lève à l'instant ou surgit le Commandant, grand bougre ventripotent, à la face large et rougeaude ornée d'un nez en pomme de terre fripée envahi d'une forêt de poils. Il est Commandant des Douanes. Etais, m'apprend Dédé :

— Il est à la retraite mais on l'appelle toujours Commandant, ça lui fait tellement plaisir. Et puis, commandant il l'est toujours... c'est lui qui dirige l'Opération Doryphores.

— Azor ! braille le Commandant, car il ne sait pas parler autrement. N'oublie pas, après-demain tu es de permanence au pont.

— J'oublie pas, Commandant, répond Azor sans se détourner de son but : le billard au fond de la salle.

— L'Opération Doryphores, me renseigne Dédé, consiste à surveiller les déplacements de ces idiots d'estivants et les empêcher de nuire...

Inutile d'en rajouter, je me remémore parfaitement l'accueil qu'il me fit avant de me reconnaître. Pendant ce temps, le Commandant a traqué Azor jusque sur le billard.

— Dis-moi, Azor, une question. Je me suis toujours demandé ce que pouvait faire ton cousin à la ville ?

— Il fait des avions ! rétorque Azor sans sourciller.

Il ne précise pas « en papier ». Il le pense fort car je devine dans ses yeux tournés vers moi un grand rire intérieur. Les curieux devront se contenter de ces quatre mots pour appréhender ma vie au-delà des montagnes. Lui s'en satisfait pleinement. Déjà, il place les boules sur le tapis tandis que le Commandant, en sifflant d'admiration, est venu occuper la place laissée libre par le Maire.

— Des avions, fichtre, rien que ça ... hurle-t-il

Et, encore plus fort :

— Bertrand, un whisky !

Le Commandant ne boit que du whisky. Du matin au soir et du soir au matin lorsqu'il ne dort pas. C'est pourquoi il a quasiment élu domicile dans l'estaminet du Bertrand, afin de ne jamais souffrir de déshydratation. Il tient rangé sous le comptoir un antique lit de camp qu'il occupe les jours de crise, les jours de mauvais temps, les jours de roulis... autant dire souvent. Le Bertrand n'y voit aucun inconvénient, c'est son meilleur client.

Le whisky arrive. Il repart aussi sec, dans le gosier du vieux douanier.

— Hubert ! gueule-t-il bien que cinquante centimètres à peine nous séparent. Tu as forcé, tu es un beau gars à présent...

On entend glousser la Bertrande.

— Tu as fichtrement bien fait de revenir. On a besoin de bras solides, ici. Y aura bientôt plus que des vieux, des ramollis, des épaves. Regarde-moi ça !

« Ça » est un individu avachi sur une table du bistrot. Il dort au mépris total de l'agitation environnante.

— Le docteur Polype, un soûlot complet !

— En fait, ironise Dédé, le Docteur boit beaucoup moins que le Commandant mais ne possède pas ses capacités d'absorption.

— N'empêche, grogne ce dernier, il a perdu tous ses clients... au profit de Barnabé. Logique, il est incapable à neuf heures du matin de différencier une tourniole d'une rougeole.

Il part d'un bon gros rire satisfait, d'autant que le Bertrand vient de remplir son verre, mais il manque s'étrangler à la vue de nouveaux arrivants dans le bar : un couple exposant conjointement sous de légères tenues estivales une chair fade et molle.

— Bonjour ! lancent à la ronde les deux estivants.

Aucun indigène ne daigne lever le nez. Mais les conversations se sont tues. Les touristes arborent le sourire béat préconisé par le Guide du Voyageur Planétaire pour amadouer la population locale. Sans doute ont-ils apportés quelque verroterie nordique dans leurs valises... Ils se forcent une place au comptoir.

L'entrée inopinée du facteur détourne l'attention générale. Il soutient à deux mains sa musette pleine à craquer. Le commandant retrouve pour le coup le fil de ses humeurs, il crie :

— Et ça ! Qu'est-ce que je peux bien faire d'un facteur idiot ?

Dada ouvre de grands yeux étonnés et se fige sur place. Il attend une explication qui ne vient pas, le Commandant ayant choisi d'occuper sa langue à la dégustation de son nième whisky. Pendant ce temps, le Bertrand se penche sur les vacanciers accoudés au bar.

— Un *Cheyenne*, dit l'homme.

— Un quoi ? fait le cafetier.

— Un *Cheyenne*, réitère l'autre. Vous ne savez pas ce qu'est un *Cheyenne* ?

— J'en ai déjà vu à la télé dans les ouesternes... Par ici, ça court pas les rues.

Le couple s'esclaffe.

— Vous n'y êtes pas, c'est une boisson, dit la femme. Donnez-nous deux *Rocks* et ça ira...

L'ahurissement du tavernier leur procure un ravissement extrême qu'ils expriment par des gloussements convulsifs.

— Ce sont bien des paysans ! affirme l'homme.

— Servez-nous la spécialité du pays, concède la femme en riant.

Le Bertrand disparaît en maugréant derrière le zinc. Le teint ordinairement rougeaud du Commandant a pris une nuance brique de mauvais aloi. Le silence ambiant couve une colère unanime. C'est le moment choisi par Dada pour déballer sa dernière trouvaille. Il dépose sur notre table une énorme caillasse biscornue tirée de sa musette rapiécée. Au grand dam du Commandant à qui la manœuvre a failli coûter un whisky. Il met immédiatement le précieux breuvage à l'abri des accidents, au fond de son insatiable gosier. Le facteur jubile.

— Superbe, non ?

— Magnifique ! brait le commandant en levant les yeux au plafond.

— C'est une pierre ! laconise Dédé.

— Splendide ! s'extasient les touristes à qui l'on n'a pourtant rien demandé.

Dédé, affligé, hausse les épaules. Le Bertrand est revenu, il remet deux verres de muscat aux casse-pieds et un au préposé des Postes, comme il est de tradition au village, afin de lui donner du cœur à l'ouvrage. Palot soigne ses fonctionnaires. Le spécimen présent s'envoie le muscat derrière la cravate que lui a obligeamment fourni son administration avant d'annoncer, plein d'emphase :

— J'ai une lettre pour toi, Dédé.

— Ah ? fait l'autre. Tu dois te tromper !

— Pas le moins du monde... Dédé Martial, c'est bien toi ?

Il trifouille au fond de sa sacoche, en sort une branche de thym, un peu de terre, un quignon de pain... De lettre, point.

— Je crois que je l'ai perdue !

— Comment ça, tu l'as perdue ? rugit le récipiendaire.

— Excuse-moi, ça arrive. Qu'est-ce que ça peut te faire, tu ne sais pas lire ?...

— Quand même, pour une fois qu'on m'écrit.

— Ne t'inquiète pas. Je la connais par cœur, je vais te la réciter.

Il prend une inspiration et l'air affecté qui va avec.

— « Dédé, je te rappelle par la présente que tu me dois trois cents balles de la vente du cheval gris l'année dernière. C'est ma part qui me revient de droit, c'est pas une raison parce que tu l'as nourri quelques temps que ça te fasse oublier de me donner mon dû. J'ai besoin d'argent, l'armée ça paye pas beaucoup. Ton frère qui t'embrasse. Paulo. »

On applaudit la prestation de Jièfe, lequel salue son auditoire avant de remballer ses affaires. Soudain Dédé se lève, rouge de colère, adresse à l'assemblée un formidable bras d'honneur.

— Que dalle ! crie-t-il. Il avait qu'à rester, lui aussi. Personne l'a obligé à s'engager, cette bourrique !

Il se rassied, l'œil mauvais, indifférent aux lazzis, rires, réprobations et autres manifestations mitigées des spectateurs présents. Les deux touristes se marrent. Cette bande de péquenots les enthousiasme. Ils en ont pour leur argent.

— Tout de même, fait l'homme, c'est votre frère...

— De quoi je me mêle ? gronde Dédé.

— Parfaitement, beugle le Commandant. Ce sont nos affaires, pas les vôtres !

— Bon, bon, c'était manière de parler... changeons de sujet... dites-moi, une fois, cette jolie pierre que vous avez-là, où peut-on en ramasser ?

— Oh, ça devient rare ! se déssole Dada. Avant, il y en avait plein la rivière, mais maintenant...

— Oui, c'est ça ! approuve Dédé soudain ragaillard. Dans la rivière, on en trouve en pagaïe.

— Vous voulez parler du Trouillon ? demande l'étranger. Il doit y avoir également du poisson, je suis pêcheur et...

— S'il y a du poisson ? s'étouffe le Commandant. C'en est rempli !

— Et des gros ! rajoute Dédé.

— Enormes ! mugit le Commandant en écartant les bras au maximum et ainsi donner la mesure des monstres.

Les estivants se tordent de rire. Le bistrot entier est tordu de rire car personne ne perd une miette de la conversation.

— Et des dents ! surenchérit Dédé. Comac !

Il dresse son pouce.

— Ce que vous pouvez exagérer, vous, les gens du midi, s'extasie le vacancier. Si on vous écoute, tout est plus grand et plus beau chez vous...

— On exagère pas le moins du monde, s'offusque faussement le Commandant. Au contraire ! Dédé est encore en dessous de la vérité.

C'est trop énorme. Les touristes en pleurent de rire. Des larmes plein les yeux, ils miment les attitudes de Dédé.

— Comac ! C'est tordant !

— Que c'est drôle, mon Dieu, c'est comac !

Azor a fini son billard. Il rapplique en douce et, profitant de l'euphorie générale, m'engage discrètement à prendre le large.

— Filons, souffle-t-il, on a encore pas mal à faire.

Nous nous esquivons sans attirer l'attention. Sauf la Bertrande qui, sur le pas de la porte, me rattrape et me ventouse un baiser sonore.

— À bientôt, beau blond, elle me susurre avant de s'éclipser à l'intérieur du café.

Azor ricane.

— Tu plais aux femmes, hein mon cochon ? Voyons si tu seras aussi du goût de la prochaine...

Il part devant en grandes enjambées, se jouant de ma perplexité. Je le suis. La place rougit doucement du soleil de fin d'après-midi. Nous la traversons au pas de course, empruntons l'une des petites ruelles pentues qui l'étoilent.

— Je passe à la boulangerie deux fois par semaine, faire provision de pain. C'est que les bêtes aussi consomment du pain...

Nous longeons la grille de l'école. La petite cour carrée n'a pas changée. Au fond se dresse, maussade, le bâtiment vieillot qui abrite seulement deux classes et, accolé, le préau. Sur le parvis s'agite un homme, il balaie les lettres mortes dans les salles de cours. Il en a fait un gros tas qu'il pousse à l'extérieur où elles s'éparpillent tristement. Un coup de vent les emportera définitivement un prochain jour.

— C'est le nouvel instituteur, m'apprend Azor. Il a remplacé mademoiselle Marthe... voilà cinq ans. Il est gentil... mais il est pas d'ici !

L'instituteur nous salue d'un geste timide. Azor répond mollement. De mon côté, j'encourage son initiative d'une pantomime exagérée. Cinq ans, le malheureux ! Il lui en faudra au moins vingt avant de s'émanciper d'origines douteuses parce qu'étrangères.

La boulangerie est proche. Elle nous ouvre sa porte sur un chahut de clochettes et une bouffée de senteurs gourmandes. On respire, malgré l'heure tardive et les rayonnages vides, les levures, farines, crèmes, viennoiseries et chocolats qui ont patiemment imprégné les murs de subtils parfums. Sitôt les sonnailles apaisées, un rideau de perles décoloré s'est écarté, un ange est apparu que la lumière rousse de la rue enrobe d'un éclat doux. Ses longs cheveux de jais s'étirent jusqu'à sa taille, si fine qu'elle paraît irréelle. À peine vingt ans, une vénusté à couper le souffle... le mien en particulier, déjà court. J'entre en béatitude. Je m'abîme, suffoqué, dans la contemplation de La beauté. Je m'émerveille d'un menton, m'extasie d'un sourire, savoure ses lèvres sensuelles, m'éberlue de son petit nez retroussé, m'embrase de l'exotisme de sa peau brune d'Eurasienne... Nos regards se croisent. Ses yeux d'ambre me donnent l'estocade.

Azor n'a pas manqué d'observer l'état de sénilité profonde dans lequel me plonge la présence de la boulangère. Il s'en amuse fort et, ne serait-ce le temps qui continue à passer à vitesse constante, prétendue immuable, mais dont chaque événement important nous prouve le contraire, il ne songerait nullement à rompre le charme qui me paralyse. Or donc, le temps passe et Azor s'impatiente.

— Je voudrais pas déranger, ironise-t-il... loin de moi la volonté délibérée de vous être désagréable, mais... il se fait tard et Jérôme nous attend...

Mes quinquets relâchent à regret leur étreinte passionnée. Pourtant l'éblouissement persiste, je ne discerne plus rien qu'un brouillard lumineux.

— ... il n'est pas inutile, néanmoins, de procéder aux présentations... la sublime personne qui ramollit ton cerveau, mon brave Hubert, est la fille de notre boulanger et se prénomme Gisèle... pour ta gouverne, Gisèle, apprends que l'ahuri paralysé devant toi est mon cousin, Hubert, dont tu ne te souviens certainement pas étant donné ton jeune âge...

— En effet, acquiesce-t-elle d'une voix suave.

Et son sourire découvre d'adorables petites dents de nacre... Je couine lamentablement, je dois ressembler à un parfait crétin ! J'aimerais tant lui dire mon émoi, mon ravissement. J'entends Azor pouffer derrière mon dos. Bon samaritain, il vient à mon secours :

— Hubert, malheureusement, souffre de mutisme...

La mine réjouie de la patronne, boulangère et mère de Gisèle, traverse à cet instant le rideau de perles.

— Azor, c'est toi ! s'exclame-t-elle. J'ai reconnu ta voix depuis l'arrière-boutique... Et le petit Hubert, mon Dieu qu'il a grandi ! Je suis contente de vous voir tous les deux réunis... on ne parle que de ça, au village... les cousins Japouille ! Tu parles d'une histoire ! Y en a qui vont jusqu'à se faire du mouron... sans rire... c'est que vous étiez un duo redoutable y a quelques années en arrière... Bon ! Comme je leur dis, vous êtes plus des gosses, hein !... j'espère...

Elle rit sans façon et Azor l'accompagne volontiers. L'idée ne semble pas déplaire à ce dernier, de secouer les vieux ronchons du village. Moi, je n'ai d'yeux que pour Gisèle et, à ma grande joie, elle me le rend admirablement.

— N'empêche, ça fait plaisir de voir une famille réunie, et tant pis si elle fait un peu de bruit... C'est pas comme les frères Martial, Dédé et Paulo... si vous saviez...

Elle baisse le ton, en manière de confidentialité.

— Il paraît que Dédé refuse de lui payer la moitié du cheval qu'il a vendu l'an dernier. Pourtant il était à leur père, ce cheval...

— Vous êtes déjà au courant ? s'étonne Azor.

— Vous le saviez donc ? s'offusque la boulangère, vacillant sous le coup de l'émotion.

— C'est que... on était présent lorsque l'affaire s'est révélée, il y a dix minutes à peine, au Café.

— Ah ! fait-elle, l'air pincée. Je n'ai donc rien à vous apprendre... Cinq, comme d'habitude ? rajoute-t-elle en tendant le bras vers les rayonnages clairsemés.

Je renâcle et tous les regards convergent vers moi. Cela, certes, manque d'élégance, je n'ai pas d'autre choix si je veux me faire entendre. Sitôt l'attention attirée, je lève mon pouce.

— Un seul ? s'étrangle la boulangère. Vous êtes au régime chez les Japouille ?

— Tu as sans doute l'intention de revenir demain ? m'interroge Azor décidément fort perspicace.

J'approuve énergiquement tandis que Gisèle m'encourage d'une œillade malicieuse.

— Un seul donc, consent Azor à l'intention de la boulangère. Hubert est en vacances, il peut venir chercher le pain tous les jours de la semaine...

Il me pousse du coude.

— ... si le cœur lui en dit... hein ?

Il prend son pain sous le bras.

— Allez on y va, Jérôme doit s'inquiéter... Bonsoir, la compagnie !

Nous sortons. Avant de refermer la porte derrière moi, j'adresse un petit signe à la belle qui ne m'a jamais lâché du regard. Sa mère l'intercepte accidentellement et me renvoie la politesse avec une charmante naïveté. Les clochettes tintinnabulent. Je me retrouve dans la rue, encore ébloui, un peu sonné, distancé par mon cousin parti en belle foulée et inextinguible rire.